

« Vous n'avancez pas, main'se de, dit Anna avec effort, vous n'avancez pas un peu plus vite ? Il a pourtant bien grand désir de vous voir.

— Il est donc encore vivant ! » s'écria Patty. Et elle mit aussitôt son cheval au galop et ne tarda pas à se trouver à la porte de son père. James et Frank guettaient son arrivée ; on la soulevant de dessus son cheval, ils s'aperçurent qu'elle tremblait au point de ne pouvoir se tenir debout. Ils voulurent la retenir un moment dehors, mais elle entra, ou plutôt elle se précipita dans la chambre où son frère était couché. Il avait déjà perdu presque toute sensibilité et il ne reconnut pas sa sœur. Fanny lui benait la tête ; elle tendit la main à Patty, qui s'approcha du lit sur la pointe du pied.

« Il est assoupi ? murmura-t-elle.
— Non, mais... Le voilà qui revient à lui, continua Fanny, et il sera content, très-content de te voir, ainsi que mon père.

— Où est mon père ? dit Patty. Je ne le vois pas.
Fanny lui désigna le fond de la chambre, où le vieillard était en prière. Les volets étant à demi fermés, elle ne pouvait apercevoir qu'un faible rayon de lumière qui brillait sur ses cheveux gris. Il se leva, s'approcha de sa fille avec un air plein de tristesse et de désignation, et lui serra la main entre les siennes :

« Ma pauvre chérie... il faut nous résigner à le perdre... La volonté de Dieu soit faite.

— Oh ! mon père, il y a de l'espoir ; il y a de l'espoir encore, répondit-elle. Voyez ! la couleur revient sur ses lèvres ; il ouvre les yeux... Georges... cher Georges ! mon bon frère ! C'est ta sœur Patty. Tu sais, ta sœur Patty ?

— Patty... oui. Pourquoi ne vient-elle pas à moi ? J'irais la voir, si je pouvais, dit le malade, sans savoir ce qu'il disait. Elle n'est pas encore venue ? Frank, envoie un autre cheval. Quoi ! il n'y a que six milles, six milles en trois heures, c'est... combien de milles par heure ? Deux milles, n'est-ce pas ? Ne la presse pas... ne lui dites pas que je suis mal ; ni à mon père. Qu'on ne le laisse pas me voir, ni James, ni Frank, ni ma petite Fanny, ni personne... Ils sont tous trop bons pour moi. Je désire seulement voir Patty encore une fois, avant de mourir ; mais qu'on ne lui fasse pas peur... Je serai très-bien, dites-lui... tout à fait bien, pour le moment où elle viendra.

Après avoir ainsi battu la campagne, ses yeux se fermèrent et il tomba dans un profond abattement. Il demeura dans cet état pendant quelque temps ; enfin, ses sœurs, qui étaient restées près de son lit à le garder, entendirent frapper à la porte. C'étaient Frank et James ; ils venaient avec un ecclésiastique que Georges avait demandé avant son délire. L'ecclésiastique était suivi d'un bon médecin, qui se trouvait chez lui et qui avait voulu l'accompagner. Dès que cet excellent homme eut regardé le malade et lui eut tâté le pouls, il s'aperçut que Pignonnet, apothicaire, auquel on avait eu recours en premier lieu, s'était mépris sur la maladie de Georges et l'avait traité tout de travers. C'était une fièvre putride, et l'apothicaire avait saigné le jeune homme plusieurs fois de suite. Le médecin pensa qu'il aurait pu le sauver, s'il l'avait vu seulement deux jours plus tôt ; mais alors le cas était désespéré. Il n'en essaya pas moins tout ce qui était en son pouvoir.

Vers le matin, la maladie sembla prendre une tournure favorable. Georges reprit ses sens ; il reconnut son père, ses frères et Fanny. Il parlait à chacun avec sa douceur accoutumée, pendant qu'ils se tenaient tous autour de son lit ; il demanda même si Patty était arrivée. Quand il la vit, il la remercia tendrement d'être venue ; mais il ne se souvenait pas qu'il eût rien de particulier à lui dire.

« Je voulais seulement vous voir tous ensemble pour vous remercier de vos bontés depuis que je suis au monde, et vous dire adieu avant ma mort ; car je sens bien que je vais mourir. Allons ! ne pleurez pas ainsi. Mon père ! oh ! mon père est le plus à plaindre ; car ni James ni Frank ne peuvent tester avec lui... »

Mais voyant la douleur de son père que le bon vieillard s'efforçait en vain de contenir, Georges s'arrêta ; il porta la main à sa tête comme pour démêler ses pensées confuses.

« Laissez-moi voir notre bon curé, maintenant que je suis en état de lui parler. »

Il prit alors la main de chacun de ses frères et sœurs, les réunit toutes ensemble et les pressa sur ses lèvres. Puis, regardant son père, qui se tenait en ce moment un peu à l'écart :

« Vous me comprenez, murmura Georges ; il ne tombera jamais dans le besoin tant que vous travaillerez pour le soutenir... Si je ne dois plus vous revoir dans ce monde, adieu... Demandez à mon père s'il veut me donner sa bénédiction.

— Que Dieu te bénisse, mon fils ! que Dieu te bénisse, mon cher enfant !... Dieu ne refusera pas sa bénédiction à un si bon fils ! »

En disant ces mots, le père, accablé de douleur, posa ses mains tremblantes sur le front de son fils, déjà glacé par le froid de la mort.

« Quelle douce consolation pour un fils de recevoir la bénédiction de son père ! dit Georges. Puissiez-vous tous la recevoir, si jamais vous vous trouvez dans l'état où je suis !

— Il y aura longtemps alors que je ne serai plus de ce monde, bien longtemps, je l'espère, dit le pauvre vieillard, en sortant de la chambre. Que la volonté de Dieu soit faite ! Envoyez M. le curé auprès de mon enfant. »

L'ecclésiastique resta peu de temps dans la chambre. Quand il revint auprès de la famille, on lit dans ses yeux que tout était fini. Il y eut un moment de silence solennel.

« Consoloz-vous, dit le bon ecclésiastique, jamais homme n'a quitté ce monde avec une conscience si pure, et un plus heureux espoir d'une vie à venir. Consoloz-vous. Hélas ! dans un tel moment, quelle parole sortie d'une bouche humaine pourrait apporter une consolation à votre douleur ? »

Toute la famille assista aux funérailles. C'était un dimanche, précisément à l'heure des prières du matin. Aussitôt que le corps de Georges fut descendu dans la tombe, son père, ses frères, ses sœurs quittèrent le champ du repos, pour éviter la foule qui se rendait à l'église. En rentrant à la maison, ils passèrent près du champ où Georges avait l'habitude de travailler. Ils virent le tas d'herbes qu'il avait arrachées, et, tout auprès, sa bêche encore debout dans la terre, à la place où il l'avait laissée la dernière fois qu'il avait travaillé.

Les enfants restèrent quelques jours avec leur malheureux père. Mais un soir qu'ils étaient tous réunis autour de la table où ils prenaient leur frugal repas, le vieux Frankland parla ainsi :

« Mes enfants, si nous sommes pauvres, du moins nous sommes heureux d'être unis. Malgré toutes mes peines, je suis béni dans mes enfants. C'est une bénédiction que je ne voudrais pas échanger contre tous les biens de la terre. Quelque chose de plus triste encore que le souvenir d'un bon fils que l'on a perdu, c'est d'avoir un mauvais fils vivant. Je n'ai jamais connu ce malheur... Mais, mes chers garçons, et vous, mes chères filles, nous ne pouvons pas rester plus longtemps dans l'oisiveté où nous vivons. Vous êtes trop pauvres pour demeurer inoccupés. Il faut que demain chacun de vous retourne à ses affaires.

— Mais, mon père, s'écrièrent-ils tous à la fois, qui de nous restera avec vous ?

— Personne, mes chers enfants. Vous êtes tous en bon chemin, et je ne veux retirer aucun de vous de la maison des honnêtes gens où vous êtes placés. »

Patty s'empressa de répondre qu'elle avait plus que personne le droit de rester avec son père, parce que mistress Crumpe refuserait certainement de la reprendre à son service, après ce qui s'était passé lors de son départ. Mais rien ne put convaincre le vieux Frankland. Il refusa positivement à chacun de ses enfants la permission de rester avec lui. Enfin Frank s'écria :

« Comment pourrez-vous exploiter cette ferme sans l'aide d'aucun de nous ? Il faut que vous consentiez à ce que l'un de nous reste ici, mon père. Songez que vous pouvez être atteint d'un nouvel accès de votre rhumatisme. »

Frankland se tut un moment ; puis, il répondit :

« La pauvre Anna me soignera, si je tombe malade ; je puis encore lui payer ses gages. Je ne veux pas être à charge à mes enfants. Quant à cette ferme, je vais la quitter ; car, en vérité, dit le vieillard en souriant, je ne suis plus capable de la cultiver avec le rhumatisme qui m'empêche de me servir de mon bras droit. Mon propriétaire, Jérôme Hervil, est un vieil ami qui m'est sincèrement attaché ; il me donnera du temps pour acquitter le fermage. Il me propose même de rester dans la maison pour rien ; mais je ne puis y consentir.

— Que ferez-vous donc ? cher père, dirent ses fils.

— L'ecclésiastique qui était hier ici s'occupe de me faire entrer dans une maison où je n'aurai rien à dépenser, ni lui non plus, et où je serai tout près de vous, mes enfants.

— Mais, mon père, interrompit Frank, je vois, à votre façon d'en parler, qu'il y a dans cette maison quelque chose qui n'est pas de votre goût.

— C'est vrai, répondit Frankland ; mais c'est la faute de ma fierté et de vieux préjugés qui ne sont pas faciles à vaincre à mon âge. Il est certain qu'il n'est pas fort de mon goût d'entrer dans une maison de charité.

— Une maison de charité ! s'écrièrent tous ses enfants à la fois. Oh ! mon père, vous ne devez pas entrer dans une maison de charité ! »

La fierté, qui inspire au cultivateur anglais tant de répugnance à vivre de la charité publique, est une des causes qui contribuent le plus à développer l'industrie et la vertu de la nation. C'est un préjugé fortement enraciné dans les familles ; il est utile, il doit être respecté.